



Dossier intégral

Voici le dossier intégral du Can'arlacais réalisé par Régis Boulanger.

Photos réalisées par Philippe Ruault.

Rencontre avec Jean Philippe Vassal prix Pritzker avec Anne Lacaton

La plus prestigieuse distinction de l'architecture a désigné pour l'année 2021, deux architectes français Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal ; ils ont reçu le prix Pritzker le 16 mars. Anne Lacaton est la sixième architecte femme à recevoir ce prix international depuis sa création en 1979. Jean-Philippe Vassal a vécu ses années lycée et d'école d'architecture à Arlac. Il y a toujours sa mère qui a participé à la création du centre socioculturel.

Le Can'arlacais l'a rencontré, voici la version complète !



Le prix Pritzker

C'est quoi exactement le prix Pritzker ? C'est un prix adossé à une fondation, la fondation Hyatt, elle-même soutenue par une grande entreprise Hyatt Hotels Corporation. Les deux frères Pritzker, Jay et Donald, ont créé ensemble la chaîne d'hôtels Hyatt à partir du rachat d'un hôtel familial de l'aéroport de Los Angeles en 1957. Entre-temps, Hyatt Hotels Corporation est devenue une entreprise mondiale avec 20 enseignes de plus de 1000 établissements, dans 68 pays, sur six continents. Comme l'essentiel des Américains, les Pritzker sont issus de l'immigration ; les Pritzker viennent d'une famille juive originaire d'Ukraine, dont le grand-père a immigré.

En 1979, est créé par Jay et Cindy Pritzker, ce prix international d'architecture pour récompenser un-e architecte (6 femmes en 32 ans), « architecte vivant, dont le travail démontre un talent, une vision, un engagement, qui ont contribué de façon significative à l'humanité et à l'environnement bâti à travers l'art de l'architecture. »

En 2020, la composition du jury, fait exceptionnel, compte cette année-là autant d'hommes que de femmes (Le Monde, 4 mars 2020). Anne Lacaton est donc la sixième architecte à recevoir avec Jean-Philippe Vassal, ce prix international, équivalent du Nobel de l'architecture, pour une dotation de 100.000 dollars.

En 2018, pour la remise du prix à l'architecte indien Balkrishna Dosh, la directrice exécutive du prix, Martha Thorne parle « de la manière dont l'architecture apporte quelque chose à l'espace public et contribue au vivre ensemble et à la durabilité » (El País, 5 septembre 2018). Cela annonce la sensibilité de la fondation vers une architecture plus durable.



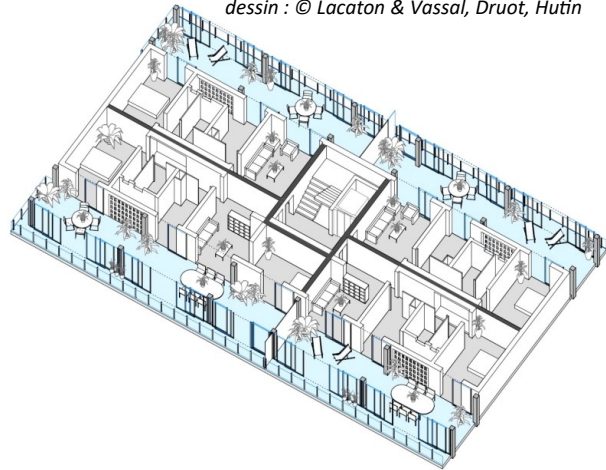
Jean-Philippe Vassal & Anne Lacaton

Les années Casablanca

RB : Où êtes-vous né ?

J'ai passé 11 ans à Casablanca. Mes parents y étaient partis un peu plus tôt je crois, dans les années 50. Moi je suis né en 1954. Cela marque quand même les souvenirs d'enfance. Les premières années d'école, les premiers petits copains, les petites copines. Et puis le climat, la vie à Casablanca. Rien que le nom, cela évoque la ville blanche. Et toute une série de clubs de plage, là où on allait très, très souvent. C'était des endroits où il y avait, creusé à l'intérieur des rochers, des piscines qui se remplissaient d'eau de mer. Et on y passait beaucoup de temps.

PROJET / Étage courant G / Extensions *Transformation de 3 immeubles de 530 logements à Bordeaux, Grand Parc*
dessin : © Lacaton & Vassal, Druot, Hutin



Transformation de 3 immeubles de 530 logements à Bordeaux, Grand Parc
architectes : Lacaton & Vassal, Druot, Hutin
dessin : © Lacaton & Vassal, Druot, Hutin

Estepona. Très, très souvent, c'était des routes en terre et puis ils avaient commencé à mettre en place des sortes d'hôtels, des « alberges » entre Madrid et Grenade. On s'arrêtait, c'était de vraies aventures !

Je passais l'été ici, à Talence, au Haut Brion, chez mes grands-parents. Ou alors un petit peu à Arès où mon oncle était ostréiculteur. C'étaient mes souvenirs de France, à l'époque. Puis le reste du temps, c'était Casablanca.

Et tout d'un coup, c'est étonnant parce que c'était les voyages pour revenir du Maroc, pour venir à Bordeaux, voir les grands-parents. Parfois mes parents me mettaient dans l'avion à Casa. J'atterrissais ici. Mes grands-parents venaient me chercher et mes parents venaient après, en voiture, traversant l'Espagne. Soit c'était à l'aller, soit c'était au retour. C'est incroyable ! L'Espagne, c'était des routes en terre et puis des coins comme le sud de l'Espagne sur la Costa del Sol. C'était des villages de pêcheurs alors que maintenant c'est devenu une sorte de barrière de béton avec un nombre considérable d'immeubles. On voyait pousser ces villages. Je me souviens de Torremolinos,



Transformation de 3 immeubles de 530 logements à Bordeaux, Grand Parc
architectes : Lacaton & Vassal, Druot, Hutin
dessin : © Lacaton & Vassal, Druot, Hutin

La période Arlacaise : les années lycée et l'école d'architecture

RB : Vous êtes arrivés à Arlac ?

Puis vint le moment où on a changé. D'ailleurs, c'est étonnant parce que je ne me souviens pas tant que ça du quartier, ici. Je crois que ce qui m'a tellement marqué, c'était le lycée : j'étais passé du lycée Lyautey à Casa, au lycée Montaigne en plein milieu de la ville. Je me rappelle de ce lycée tout gris, une petite cour, pas beaucoup de lumière. J'avais vu neiger pour la première fois de ma vie. Puis le soir ou le matin, c'était le trajet en vélo entre Montaigne et ici [Arlac]. Je crois que c'est presque cela les souvenirs les plus marquants. Les premiers. Je roulais en vélo dans la rue Léo Saignat qui passait entre deux murs, et cela montait légèrement. La route était en mauvais état. C'était dur en vélo et il fallait vraiment appuyer sur les pédales. Et puis surtout c'était un grand changement.

RB : Vous dites que vous n'avez pas beaucoup de souvenirs du quartier, au tout début ?

Au tout début... Je pense que le lycée m'avait beaucoup marqué. Le changement de lycée, surtout. Après les souvenirs sont arrivés. Je ne me rappelle pas qu'on allait dans le bâtiment du centre [socio-culturel]. Par contre, je me rappelle qu'on allait derrière le bâtiment et qu'il y avait là les terrains de tennis qu'on utilisait beaucoup. Et au début, il y avait des copains, juste derrière : Julien Domenc, Lionel Angelini, qui habite un peu plus loin. Parce que par rapport à des gars qui étaient déjà là, j'arrivais. J'avais déjà fait l'école primaire à Casablanca et j'étais un peu une sorte d'étranger.



Maison au Cap Ferret

Architectes : Lacaton & Vassal / photo et dessin : © Lacaton & Vassal

RB : Vous étiez un peu leur Grand Meaulnes !!!

Et puis après j'ai eu des copains de l'autre côté de la voie ferrée, ce quartier qui est entre l'avenue du Maréchal Joffre et la voie ferrée. Il y avait un groupe : Gilles Desclaux, Thierry Casarès, Vincent Bourg (qui a écrit dans Sud-Ouest la chronique taoumachique), Richard Charrier, Vincent Casarès Jean-Marie Brunel. J'étais le seul de ce côté-ci de la voie ferrée. Je me rappelle plutôt des sports, je n'ai pas le souvenir d'être souvent entré dans le bâtiment.

RB : Avez-vous connu l'usine encore en fonctionnement ?

La verrerie ? L'usine était derrière, je ne m'en rappelle pas.

Les souvenirs sont différents si on est allé à l'école primaire. Parce que tous les copains de l'époque étaient allés à l'école primaire ici. Mes souvenirs, c'est le lycée, le trajet. Parfois c'était le 26 qui avait son terminus rue Marcel, et qui allait jusqu'à la rue Mouneyra. C'était soit ça, soit le vélo. Je m'arrêtais souvent voir mes grands-parents du côté de ma mère, qui habitaient rue Mouneyra. C'est vraiment lié au lycée, mes souvenirs.

Lionel [Angelini] et Julien Domenc, dans un premier temps et les copains de l'autre côté de la voie ferrée. On se voit toujours, enfin... on se tient au courant de ce que l'on fait, un peu. Il y a quelques années, on a fait une grande réunion du côté de Paris. C'est Gilles Desclaux et Richard Charrier qui l'ont organisé. On s'est retrouvé. On est parti dans des chemins différents.

Je faisais un peu de sport. J'allais au tennis au SAM, près de la mairie.

Mais quand même, il y a eu les souvenirs d'été où c'était très actif derrière le bâtiment [du centre socio-culturel]. Il y avait des jeux, on organisait des tournois autour du terrain de tennis.



Maison du Cap ferret, 1998

RB : Avez-vous pensé à votre métier d'architecte assez tôt, dans les années lycée ?

C'est difficile à dire : on m'a récemment posé la question. Cela a été assez rapide, le choix, je pense. Des souvenirs peut-être un peu inconscients sur Casablanca, sur l'architecture de cette ville. C'est vrai qu'elle a une architecture remarquable.

Le fait de me retrouver à l'école d'architecture à Talence s'est fait assez rapidement. À l'école, on faisait pas mal de choses. Mais j'habitais, je revenais chez mes parents. J'étais très lié au quartier.

J'ai dû commencer mes études dans la deuxième année où l'école s'était installée à Talence. Parce que juste avant, elle était aux Beaux-Arts. À Sainte-Croix.

On avait presque inauguré cette école-là, qui est bizarre. Des sortes de bâtiments curieux, une pyramide, une forme étonnante. C'était très agréable, l'école d'architecture. Pas forcément les enseignants, l'enseignement. On s'intéressait à la peinture, à la sculpture, à l'histoire de l'art, aux sciences, à la sociologie...

Et puis c'était une période un peu libre parce que ce n'était pas si loin de mai 1968. Donc, nous avions, nous les étudiants beaucoup de revendications sur la façon dont on voulait être enseigné.



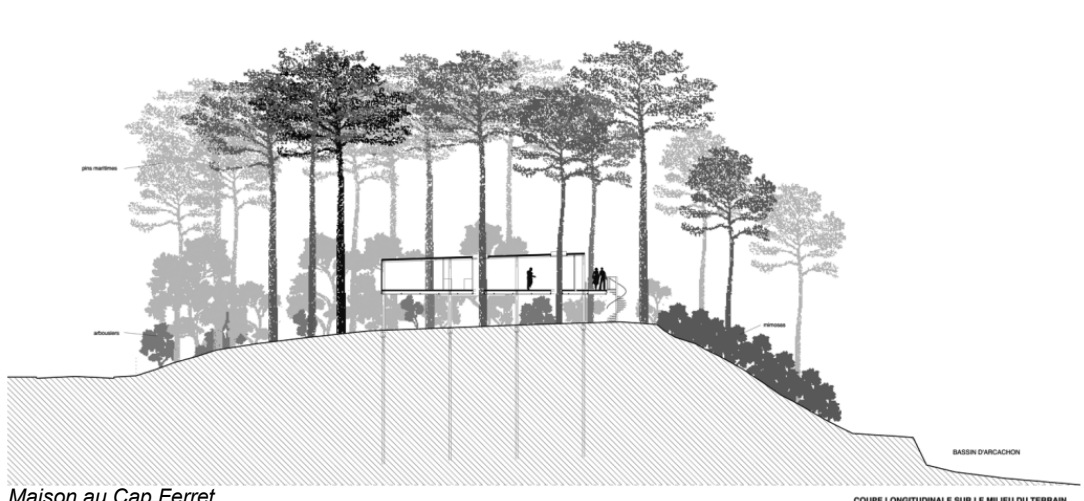
Maison au Cap Ferret
Architectes : Lacaton & Vassal / photo et dessin : © Lacaton & Vassal

RB : Était-ce Ferret [architecte et enseignant] qui était le directeur d'alors ?

Non, il venait comme prof. Son fils [devenu architecte] était un peu plus vieux que nous. Deux ou trois années au-dessus de nous.

Je me rappelle, M. Ferret, il venait en taxi.

Après, il y a eu une interruption. Une fois que j'ai eu fini mes études, je suis parti cinq ans au Niger.



Maison au Cap Ferret
Architectes : Lacaton & Vassal / photo et dessin : © Lacaton & Vassal

COUPE LONGITUDINALE SUR LE MILIEU DU TERRAIN

Le service militaire : à nouveau l'Afrique

RB : Ce départ au Niger était-il en lien avec vos études ?

J'avais demandé un sursis pour mon service militaire. J'avais choisi la coopération. Donc c'était prévu que je parte pour une dizaine de mois et finalement j'ai retrouvé d'autres contrats. Je suis parti fin 79 et j'y suis resté cinq ans.

Mes parents sont venus me rejoindre vers la fin. Mon père, un peu à la fin de mon temps là-bas, avait trouvé un poste. C'était la période où je m'étais éloigné d'Arlac : je ne pense pas que je revenais pendant les vacances.

RB : Et cette période au Niger est très marquante par rapport à vos choix professionnels ?

Quand on passe un contrat, on ne choisit pas forcément l'endroit où l'on va. À peine j'ai fini de passer mon diplôme, j'étais le lendemain, à Paris. C'était en décembre. Je me suis retrouvé le surlendemain matin à Niamey. Il faisait 40°C. Un gros changement. Sans transition car le diplôme d'architecture, c'est toujours des nuits qu'on passe à travailler, et donc on n'a pas trop l'occasion de réfléchir à ce que l'on va faire après.

C'était une expérience assez étonnante, au niveau des paysages. C'était un peu comme Casablanca mais Casa était beaucoup plus développé. Le Maroc c'est très beau, c'est très diversifié comme paysage et comme situation.

Alors que le Niger, c'est le désert, le désert, le désert. Ça a été une expérience étonnante sur le climat, sur les gens, sur le manque de ressources mais aussi sur la générosité des gens. Et cela, nous a beaucoup appris (Anne Lacaton venait me voir). Cela a été comme une deuxième école. On avait appris des choses intéressantes à Talence, mais en partant cinq ans au Niger, c'est vrai que c'était une autre expérience. J'étais parti normalement pour travailler sur les projets d'architecture. Mais j'ai été amené aussi à travailler sur des projets d'aménagement du territoire et d'urbanisme. Parce que précisément, ils avaient besoin plutôt d'un urbaniste et ils n'en avaient pas. Pas du tout. De la même façon qu'il y avait un seul architecte, quand je suis arrivé, j'étais le premier urbaniste. Et le premier urbaniste nigérien qui est arrivé trois ans après moi, est devenu ministre de l'urbanisme.



Maison à Coutras, 2000

RB : Comme type de population, c'était des Touaregs ?

Il y avait des populations sédentaires des Haoussas, des Zarmas et puis des populations nomades dont les Touaregs et les Peuls. Les populations nomades sont essentiellement éleveurs. Les populations sédentaires se regroupent autour de petits villages, à la limite du désert et essayent de cultiver un peu la terre. Puis effectivement les conflits qui sont ceux entre les sédentaires et les nomades, avec les bêtes qui viennent manger les cultures. Avec aussi la question de l'eau : il y avait très peu d'eau, très peu de puits. Cela faisait partie aussi du travail de voir comment un petit village dans lequel il n'y avait jamais eu de puits ou d'eau, les gens devaient partir chercher de l'eau c'était une journée pratiquement pour aller et revenir. Quand il y avait un forage, que le forage était fait, c'était un changement considérable.

Donc il fallait effectivement réfléchir un peu comment ces petits villages allaient s'organiser et allaient changer.

C'était très intéressant comme travail, mais je n'étais pas du tout préparé à cela : à l'école ce n'était pas du tout les choses que l'on apprenait. Mais finalement, il y avait beaucoup de confiance. La question c'était d'essayer de faire du mieux possible, et on essayait de faire du mieux possible et souvent ces populations nomades qui arrivaient et qui se regroupaient autour de villages, cela devenait des situations impossibles, inextricables. Il fallait essayer de créer des parcelles sur lesquelles elles pouvaient construire. Et comme c'était de l'autoconstruction, c'était juste finalement mettre des piquets dans le sable et essayer d'imaginer des rues, des routes qui ne deviendraient jamais des routes et des rues qui resteraient de sable. Essayer d'imaginer des pentes, des directions pour l'assainissement. L'assainissement qui se faisait à ciel ouvert. Et puis on dessinait des plans et quand on revenait trois mois après ou six mois après, tout était construit. C'était des constructions en briques de terre, terre séchée.

RB : l'adobe ?



Maison à Coutras, 2000

C'est cela l'adobe, la terre crue, juste séchée au soleil. C'était très beau parce qu'il y avait une sorte de continuité du matériau entre le sable de la rue qui remontait sur les murs et la plupart du temps, c'était des maisons qui s'organisaient sur les parcelles un peu en créant des patios au centre, et c'était étonnant de voir comment les choses évoluaient. Ça allait vite !

Au départ, il fallait faire les choses avec les vieilles personnes qui connaissaient l'histoire du lieu, de ce que s'y passait, à la saison des pluies. S'il pouvait y avoir des cours d'eau qui venaient inonder les terres. Les enfants souvent c'était eux qui parlaient le français, parce qu'étant allés à l'école, ils traduisaient. On faisait le travail avec presque rien, il n'y avait pas de photo aérienne, il n'y avait pas de papier, on faisait cela directement sur le site, dans la vraie dimension. Cela était vraiment très, très intéressant. Et puis, cela me permettait aussi de travailler ensuite, même si ce n'était pas mon

occupation principale, sur les questions d'architecture, du travail avec les matériaux en terre.

Cinq ans cela faisait pas mal, c'était intéressant. Les premières années, cela a été surtout les petits villages perdus dans le désert. Donc ils m'avaient demandé de m'occuper de ça. Et puis la dernière année ou les deux dernières années, c'était vraiment de me focaliser plus sur la capitale même, sur Niamey qui faisait à l'époque 300.000 habitants. Il fallait imaginer la perspective d'un million d'habitants qui allait arriver très vite, parce qu'il y avait une très, très forte augmentation de la population. Cela a été le travail au Niger.

Je retrouvais un peu, certaines choses de Casablanca, je pense. Parce que c'est un continent particulier, l'Afrique. On sent vraiment, une fois que l'on y met le pied, comme il n'y a pas beaucoup de plantes, on va directement à la matière, le sol, le sable. On sent que l'on est quelque part ailleurs.

Et puis la chaleur : Niamey, c'était 40 à 45°C, 5 à 10 % d'humidité, c'est comme quand on ouvre la porte du four.

RB : Et de là, cette idée que vous avez appliqué avec Anne Lacaton, de la sobriété des moyens, par rapport à votre architecture. Est-ce que cela vous a influencé beaucoup ?

Oui, c'était à la fois faire avec rien, parce que précisément on voyait tous les jours des gens, avec des bouts de bois, un bout de tissu, ils fabriquaient des choses et pour répondre à des choses simples : il y a trop de soleil, j'ai besoin d'être à l'ombre. En une minute, je trouve deux bouts de bois, j'ai un bout de tissu, j'ai un tout petit tabouret. Je me mets à l'ombre. Et de la même façon, quand on va chez les peuples nomades, le soir on va dormir sous la tente, et très tôt le matin on sort de dessous la tente. On tire les coussins, les tapis, puis on les amène à 100 m de là, sous un arbre, sous un buisson, et puis on se met pendant deux heures, puis trois heures après, on va sous un autre arbre, parce que le soleil a changé, parce que le vent est différent.



Maison à Coutras, 2000

Donc cela nous a beaucoup parlé de la question de l'habitat, de l'habitat qui n'est pas seulement des murs, mais c'est vraiment habiter un espace, habiter le désert. Et donc d'essayer de comprendre toutes ces façons incroyables de fabriquer avec des objets hétéroclites. Parfois c'est quelque chose qui appartient à un camion, à une voiture, que l'on récupère et que l'on utilise dans l'architecture. Et puis parfois des tissus ou des laies en paille. Parfois des bouts de bois, parfois des petits ressorts que l'on va chercher dans les moteurs de voiture. Tout ça, cela se mélange, et puis il y a une forme d'inventivité par rapport à ça.

Et cela nous a énormément séduit, impressionné, et ce qui est important c'est de voir comment on peut retranscrire cela dans notre civilisation. Et c'est un peu cette idée de faire avec. Finalement on peut se poser la question en Europe, de faire avec, plutôt que de démolir des barres d'immeubles, d'essayer de les transformer parce qu'en les transformant, on fera mieux qu'en les démolissant et en reconstruisant le même nombre de logements.

Et finalement on retrouve des valeurs, des valeurs d'écologie, des valeurs d'économie, en travaillant sur l'écologie et l'économie. De faire en sorte que ce n'est pas quelque chose de contraignant mais au contraire, cela permet d'avoir plus d'ambition, plus de possibilités, de faire mieux. Donc, c'est vrai quand on fait les projets, on pense toujours à cette situation quand on était en Afrique, parce qu'on peut la transcrire dans d'autres situations.

De façon efficace, avec une forme de légèreté. Il y avait beaucoup d'humour à la façon de faire en Afrique : c'est à la fois théâtral mais aussi élégant. Donc voilà c'est ce qu'on essaye de réutiliser ici. Parce qu'il faut se sortir des contraintes, des réglementations, des bureaucraties : donc il faut les prendre en compte mais il faut toujours essayer d'avoir plus de liberté.

Les enseignements de l'école d'architecture, les influences

RB : Ses valeurs que vous avez trouvées en Afrique, la rencontre des populations avec lesquelles vous travailliez, est-ce qu'au niveau de cette façon d'habiter, vous aviez eu certains professeurs à l'école d'architecture qui avaient cette pensée de la prise en compte de l'humain, des besoins.

Pas tant que ça. C'est pour cela que je pense qu'en ce sens, c'est vraiment cette deuxième école qui a amené cela. Voilà ! Moi, j'ai des bons souvenirs des enseignants que j'ai eus à Bordeaux, mais je me souviens en même temps qu'on passait notre temps dans la bibliothèque, à aller regarder des architectes, des architectures dont les professeurs ne parlaient pas. C'était aussi un peu cette ouverture qu'il y avait eu avec mai 68.

Finalement on pouvait essayer de s'intéresser à d'autres choses, d'ouvrir un peu plus. Il y avait des mouvements un peu utopistes, des Yona Friedman, des Archie Barn, qui étaient intéressants mais qui n'étaient pas du tout enseignés. On s'y était intéressé.

Il y avait à l'école des précurseurs sur la question du bioclimatique et de l'énergie solaire, dans les années 80. D'ailleurs, il y avait des architectes qui avaient travaillé dans le Médoc, Loubes, je m'en rappelle. C'était des gens qui étaient sorties de l'école. Ils étaient en fin d'école quand on y est entré et qui s'intéressaient à cette question de système écologique. Mais cela n'était pas tant enseigné. Il fallait plutôt, par soi-même, aller chercher ces sujets.

Il y avait des choses intéressantes. On s'était mis en grève pour cela. On avait demandé qu'on puisse ouvrir l'enseignement à des sujets nouveaux et donc on avait mis en place un système qui faisait qu'on pouvait avoir un certificat dans une sorte de contrat qu'on passait avec certains professeurs. On travaillait sur des sujets bien particuliers qui nous permettaient d'aborder des thèmes qui n'étaient pas abordés, dans des thèmes absents de l'enseignement classique, standard. Cela c'était bien.

Après il y a eu l'Afrique. Tout ça crée une forme de combinaison d'intentions, d'informations, d'influences, à laquelle il faut ajouter un architecte à Bordeaux qui était Jacques Hondelatte et qui était exceptionnel et qui, je crois, a fait qu'en revenant d'Afrique, j'ai continué l'architecture. C'était un inventeur Jacques Hondelatte. Il n'a pas beaucoup construit à Bordeaux : il a fait le CETE [centre d'études techniques de l'Équipement]...

RB : À St Médard en Jalles ?



Maison Latapie, Floirac, 1993

Oui. Il a fait quelques maisons qui étaient très, très belles. Il a fait l'internat du lycée Gustave Eiffel qui a fait beaucoup polémique. Il a commencé le TGI de Bordeaux ; malheureusement il y a eu une procédure étonnamment bizarre, qui a fait que cela n'a pas pu se faire. Anne avait travaillé chez lui et moi j'y avais aussi passé un peu de temps.

Donc, c'est la conjonction de toutes ces influences qui fait qu'aujourd'hui on trouve une façon de faire.

Et puis la ville de Bordeaux qui est aussi une belle ville.

J'aimais bien quand elle était bien noire. J'allais faire mon footing sur les quais qui était un no man's land, les hangars, avec ses grilles. Elle est plus jolie mais elle avait du charme avant. Manger pour trois fois rien à Saint-Michel.

J'ai des images : au printemps, il y avait les tilleuls qui bourgeonnaient et que le cours Victor Hugo était noir, c'était magnifique. Certes maintenant les immeubles

sont très beaux. Mais le contraste n'est plus le même. Ce sont des choses fines. Mais c'est pourquoi, c'est difficile de travailler là où on a ses émotions, parce que l'on n'est pas forcément... cela devient trop subjectif.

Tout le temps qu'on est resté à Bordeaux, on n'a pas eu beaucoup de choses à faire. Il a fallu partir à Paris, pour ensuite revenir.



Maison Latapie, Floirac, 1993



Maison Latapie, Floirac, 1993

La réflexion actuelle sur le quartier d'Arlac

RB : puisque vous parlez d'émotions, sur le quartier d'Arlac, y a-t-il des endroits qui vous en provoquent ?

Probablement, de manière plus récente. Le quartier c'est un petit village, quoi ! Peut-être je ne l'ai pas senti à l'époque où j'étais lycéen ou étudiant. Je ne l'ai pas ressenti à ce point. On est forcément pris par la vie étudiante, parce qu'il y avait beaucoup de choses qui se passaient à Talence, dans l'école, les copains qui habitaient dans les tours du côté de Talence. On allait travailler là-bas, plutôt que de revenir ici. Et quand j'étais à Montaigne, c'était un peu pareil. Je pense quand on est jeune, on n'a pas la même appréciation.

Mais depuis quelque temps, en gros presque depuis que je suis à Paris, je pourrais dire, et que je reviens, je m'aperçois à quel point c'est un quartier étonnant Arlac. Vraiment, ce petit village, je le vois avec maman, avec les gens qui viennent la voir. Il y a vraiment un niveau de relations sociales qui est très très agréable. Et on sent qu'Arlac est un peu différent du reste : ce n'est pas Saint-Augustin, ce n'est pas Bordeaux, ce n'est pas Mérignac, ce n'est pas Pessac. C'est un peu l'impression d'être un village d'irréductibles.

RB : Quel est un marqueur fort sur Arlac ?



Pôle Universitaire de Sciences de Gestion, Bordeaux
architectes : Lacaton & Vassal / photo : © Lacaton & Vassal

Mais ce qui m'avait marqué quand même ce sont les Castors, ce sont les gens qui s'étaient fait leur petite maison, là dans le quartier juste un petit peu plus loin. Je ne sais pas si c'était des gens de l'usine. Cela, je sais que c'est quelque chose de fort. C'était comme cela chez les jumelles Domenc, elles voyaient le Centre avant la construction des maisons sur les terrains. en creux à cause de la verrerie [*extraction de sable comme dans beaucoup d'endroits proches de la verrerie*].

Les Castors c'est intéressant : c'est fabriqué de petites maisons pas chères, avec une forme d'entraide. C'est fort dans l'histoire du quartier.

Je pense que ce sont des tissus urbains qui tiennent bien parce que les promoteurs n'arrivent pas ou ne peuvent pas mettre la main dessus. L'esprit reste : parfois les gens font un étage de plus, ou à l'arrière dans leur jardin ; globalement, on reste dans l'idée de petites maisons individuelles. Et c'est plutôt bien parce que le quartier reste avec ses qualités.

Je pense que je fais plus attention maintenant au quartier. Et je ne me rappelais pas que maman avait travaillé autant avec le centre, parce qu'à l'époque, j'étais étudiant, j'étais sur mes projets et maintenant je m'aperçois, qu'elle a fait énormément de choses, qu'elle a passé beaucoup de temps, qu'elle connaît beaucoup de gens.

RB : Votre mère a aidé à convaincre le maire de Mérignac de racheter le bâtiment diocésain, devenu le centre socioculturel. Et puis des arbres qui ont poussé.

Ce que j'aime beaucoup par rapport au quartier, c'est à quel point il y a des gens jeunes. La plupart des voisins que j'ai connus, quand j'étais jeune, ne sont plus là. Mais ce qui est fou, ce sont tous les gens qui sont jeunes, qui se sont installés, qui ont des gamins, qui les amènent à l'école et c'est vivant. On a l'impression que la vie évolue, la vie continue, et qu'il y a une assez bonne osmose entre les personnes les plus âgées et les personnes qui viennent d'arriver. C'est accueillant. Voilà on pourrait dire que c'est accueillant. C'est un quartier accueillant.

Et puis le vignoble. À chaque fois que je viens j'en profite pour taper dans la cave : le Picquecaillou et le Luchey-Halde, c'est quand même du bon vin et cela crée effectivement une respiration ! On sait qu'on est protégé, qu'on a une réserve d'air. C'est important, je pense que c'est très important. Avec une réserve d'air avec des gens qui font des choses admirables. Ils produisent du vin de très bonne qualité. C'est bien quand il y a une forme d'excellence.

RB : Et puis que Luchey Halde soit une école d'application, c'est intéressant ?



Pôle Universitaire de Sciences de Gestion, Bordeaux
architectes : Lacaton & Vassal / photo : © Lacaton & Vassal

moi, on m'a dit que mes immeubles, on va les démolir. Comment faut-il faire pour résister ? On essaie de les aider mais des fois, il y a des décisions qui se prennent de façon abrupt, sans chercher à voir les qualités qui peuvent exister. Précisément, même dans les situations difficiles, ils ont essayé de faire de leur mieux pour, et c'est inestimable. Et puis on ne peut pas dire, d'un coup de pinceau sur un calque, hop et on le fout en l'air. C'est pour cela qu'Arlac c'est intéressant, parce que c'est divers, les gens sont différents, il y a des anciens, il y a des nouveaux. Les gens se disent : on est bien ! Il y a une communauté. On est bien comme cela, il faut le maintenir, il faut l'améliorer encore et je crois que ce sont des enjeux aujourd'hui qui sont importants.

On le voit au Grand Parc, c'est une situation qui était difficile, délicate. Les gens sont sacrément heureux. L'espace est important. L'espace, il faut le libérer pour que les gens puissent avoir envie de faire des choses. Ils peuvent avoir envie d'en parler, de discuter, de les montrer et cela change tout. Cela remplit les conversations. Cela crée des échanges. Cela met des fleurs au balcon. Et ça profite du temps qu'il fait, des nuages, du ciel bleu, des rayons de soleil.

Cela ne paraît pas compliqué.

RB : Merci pour cet entrevue et ce temps partagé.

D'une certaine façon, cela rejoint ce qui m'intéresse en architecture, en ce moment. C'est que finalement, vivre ensemble, bien vivre ensemble, défendre des atmosphères, des convivialités, des petits villages à l'intérieur de grandes communautés, faire attention, se battre pour qu'un vignoble puisse rester, un centre socioculturel qui puisse être là, être aménagé, et en même temps accueillir de nouvelles personnes, un marché qui vient. Je veux dire que c'est ça, le travail d'architecte, d'urbaniste, de politique.

Être dans de beaux jardins, que des gens passent leur temps à faire de beaux jardins et que les gens qui passent dans la rue disent : « là il y a un arbre en fleurs. » Ce sont déjà des choses aussi simples que ça ! Et je pense qu'à Arlac, cela marche bien. Je ne pense pas que cela soit partout pareil parce que souvent, c'est un peu dur ce qui se passe !

Depuis que nous avons eu le prix et que les gens voient qu'on se bat un peu pour que les choses se fassent plus agréables, plus délicates, plus précises, plus écologiques, les gens nous disent : oui mais



Pôle Universitaire de Sciences de Gestion, Bordeaux
architectes : Lacaton & Vassal / photo : © Lacaton & Vassal



Paillote, Niamey, 1984